Extrait de la publication

MÉROÉ

Extrait de la publication

DU MEME AUTEUR

Phénomène futur
Seuil, « Fiction & Cie », 1983

Bar des flots noirs
Seuil, « Fiction & Cie », 1987
et « Points Roman », n° 328

En Russie
Quai Voltaire, 1987
et Seuil, « Points » n° P327

Sept Villes
Rivages, 1988

L'Invention du monde
Seuil, « Fiction & Cie », 1993
et « Points » n° P12

Port-Soudan
Seuil, « Fiction & Cie », 1994
et « Points » n° P200

Mon galurin gris
Seuil, « Fiction & Cie », 1997

Extrait de la publication

Fiction & Cie

Olivier Rolin

MÉROÉ

roman

Seuil
*27, rue Jacob, Paris VIe*

COLLECTION

« Fiction & Cie »
DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN : 978-2-02106661-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« On vieillit très vite, ici,
comme dans tout le Soudan. »

Rimbaud, lettre du 20. 2. 1891,
à sa mère.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Le Soudan, *Bilad el-Soudan* en arabe, autrement dit « le pays des Noirs », est le plus vaste État d'Afrique. Il s'étend entre dix-huit parallèles, pratiquement du tropique du Cancer à l'équateur. Il est borné au nord par l'Égypte puis, en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre, par la mer Rouge, l'Érythrée, l'Éthiopie, le Kenya, l'Ouganda, le Zaïre, la République centrafricaine, le Tchad et la Libye : peu de pays, à part celui anciennement connu sous le nom d'URSS, peuvent se flatter (ou déplorer, c'est une question de philosophie ou de circonstances) d'avoir autant de voisins. Rares, également, ceux qui ne possèdent qu'une seule route sommairement goudronnée : celle, en l'espèce, qui joint Port-Soudan, légèrement au sud de Djeddah de l'autre côté de la mer Rouge, à Khartoum, la capitale. Les deux Nils s'y rejoignent pour former le fleuve des rois et des dieux morts : le Bleu, venu en trombe des hauteurs rimbaldiennes et pastorales d'Abyssinie, et le Blanc, qui s'épanche lentement depuis les montagnes et les grands lacs de l'équateur. On les nomme ainsi bien qu'ils aient l'un et l'autre (mais pas toujours en même temps) la même couleur virant du thé au lait à la violette en passant par le bronze, selon l'humeur du ciel et des crues. Le Soudan est, bien plus véridiquement et mystérieusement que l'Égypte, le pays du fleuve fabuleux.

Extrait de la publication

Outre les villes déjà mentionnées, les principales localités du Soudan sont : le long du Nil Blanc, Juba, Bor et Malakal dont le nom, évoquant à la fois le Mal, la malaria et la célèbre léproserie de Molokkai, indique assez qu'on aurait tort d'y aller passer un voyage de noces ; sur le Nil Bleu, Sennar et Wad Madani ; sur la *Great River*, Atbara, qui porte le nom du dernier affluent notable avant les prestiges lointains de la Méditerranée, Dongola et Wadi Halfa, poste frontière avec l'Égypte où Flaubert, selon Maxime Du Camp, eut la révélation des nom et prénom de Bovary Emma ; autour, encore, au sein de solitudes foudroyées qu'exprime mieux le mot anglais de *wilderness*, et dont « personne ne peut imaginer l'inconcevable tristesse », écrivait Gordon Pacha à Sir William Goodenough : Kassala, Wau, El-Fasher et El-Obeid. Toutes villes dont un dromadaire peut contempler les toits sans se hausser du col.

« Le climat, sec au nord, humide au sud, y est généralement torride » : j'extrais cette incontestable observation de l'*Encyclopédie Larousse du XXe siècle*, édition de 1933, qui m'a accompagné jusqu'ici : dans la chambre de l'hôtel des Solitaires, à Khartoum, où j'attends la police ou je ne sais quoi, la fin du monde peut-être. Dans n'importe quel pays, disons la plupart, on serait déjà venu m'arrêter : ici, non. Ce sont les fantaisies des dictatures. Les six tomes empilés de l'*Encyclopédie* me servent de table de chevet, ils sont surtout le seul objet qui me vienne de mon enfance, des pluies lentes fauchant l'estuaire de la Loire, du vent d'ouest rebroussant le jusant devant Paimbœuf où mes parents sont instituteurs. Ces volumes, qui leur ont coûté très cher, sont leur fierté. Dans la mémoire qu'ils enferment il y a, espèrent-ils, la préfiguration de mon avenir glorieux. Je serai un de ces généraux, de ces ministres ou de ces académiciens (ils préféreraient, évidemment, ce dernier cas de figure) dont les yeux luisent derrière des lorgnons, au fil

Extrait de la publication

des pages conchiées à présent par les cafards, étoilées de sang par les moustiques écrasés en pleine lecture. Oui, je devrais être là, sûrement, paisiblement jauni, repassé, souillé par les blattes, plissant les yeux, derrière mes verres de myope, à l'intention des générations à venir… J'ai été, avant d'être quoi que ce soit, un fils : ça arrive à tout le monde, mais tout le monde n'en tire pas les mêmes conséquences. Je ne suis pas sûr de comprendre complètement, moi-même, ce que je viens d'écrire. J'ai été aussi une rubrique vide dans le supplément périodique d'une encyclopédie. Dans tout cela, je sens bien qu'il y a du négatif.

Sur le territoire du Soudan se sont succédé, au cours des trente derniers siècles, des royaumes vaguement pharaoniques, des principautés chrétiennes, des sultanats musulmans. A partir de 1820, le khédive Mohammed Ali en entreprit la conquête. La colonisation égyptienne suscita l'insurrection nationaliste et religieuse de ceux que les Européens nommèrent les « derviches » mais qui s'appelaient eux-mêmes, du nom que le Prophète donnait à ses combattants, les *Ansars*. Au terme d'un siège de trois cent vingt-deux jours qui tint l'Angleterre victorienne en haleine, le général Gordon, dit « le Chinois » parce qu'auparavant il avait mené contre les T'ai-ping une armée de soldats de fortune, fut pris et tué dans Khartoum. Cette sorte de Lawrence du siècle passé, don Quichotte christique, graphomane et porté sur le brandy, avait été dépêché puis abandonné au Soudan, muni en tout et pour tout de sa Bible et d'un aide de camp, pour tenter de sauver les garnisons du khédive cernées par le *djihad* : c'était à peu près une mission suicide, et on ne peut exclure qu'il l'ait acceptée, avec l'enthousiasme brouillon, contradictoire et torturé qui était son fait, précisément pour cette raison. Dix ans après sa fin déplorable, on passa, avec Kitchener, aux choses sérieuses de l'Empire britannique, qui durèrent jusqu'en 1955. Le régime actuel est une

dictature militaro-islamique, mariant les charmes respectifs des généraux et des sheikhs : *all the best*. La guerre civile, tribale, religieuse, esclavagique, est endémique entre Nord et Sud. Il serait donc exagéré de prétendre que le « pays des Noirs » est un des plus agréables du monde, on pourrait même, sans être excessivement injuste, affirmer qu'il est un des moins bien conçus pour dispenser les douceurs de la vie. Un proverbe local dit qu'Allah, qui n'a jamais été connu pour son ironie, ne put se retenir de rire après qu'il eut créé le Soudan. Et Gordon quant à lui écrivait dans son journal en octobre 1884, quelques mois avant que sa tête tranchée ne fût portée dans un linge au chef des insurgés, un prédicateur qui prétendait être le Mahdi, l'envoyé de Dieu : *It's a beautiful country for trying experiments with your patience*, « c'est un pays magnifique pour mettre votre patience à l'épreuve ».

Cependant, il offre aussi des agréments qu'il serait difficile de trouver ailleurs. On ne risque pas d'y être dérangé par des caravanes de touristes, des banquets d'hommes d'affaires, des rites ou modes auxquels il conviendrait de se conformer sous peine de confinement dans le quartier des atrabilaires : ni, d'une façon générale, par aucune des manifestations de la société marchande ou spectaculaire. Ce n'est pas que les rites sociaux soient inconnus ici, bien au contraire : mais un Européen y est de toute façon (tenterait-il même d'y prendre part) si radicalement étranger qu'ils ne pèseront jamais sur lui, sauf, naturellement, s'il s'avise de draguer l'une des femmes d'un notable ou de sortir une flasque de whisky de contrebande à la terrasse d'une guinguette du Nil (c'est ce qui était arrivé à ce pauvre B., Dieu ait son âme – le Dieu des pochards ou des chrétiens, cela revient au même –, condamné à quarante coups de fouet sur une place de Port-Soudan pour avoir été trouvé en possession d'une bouteille de bordeaux et d'une autre de whisky en compagnie desquelles il s'apprêtait, un

Extrait de la publication

24 décembre d'il y a quelques années, à célébrer à sa façon la naissance de Notre Seigneur). Enfin, ce qui me plaît ici, qu'un autre pays ne m'offrirait pas, c'est qu'on y est non seulement étranger mais absolument privé de la moindre éminence, même imaginaire. Dans d'autres contrées un étranger, surtout un étranger blanc, est une créature d'exception, ici non : on a le sentiment d'être un bibelot un peu curieux certes (une montre, un aimant, un énorme collier de verroteries), mais un bibelot tout de même, ni plus ni moins. En vérité, ce sentiment ne fait pas tout à fait justice à l'esprit lyrique des Soudanais. Car la curiosité qui les pousse parfois à vous aborder avec la courtoisie nonchalante des grands forbans, à vous offrir de partager une écuelle de *foul*, n'est nullement matérialiste, mais poétique : on est comme des coffres emplis de mots inconnus, on vous en soutire quelques-uns, on joue avec comme on le ferait de pierreries, et puis l'instant d'après un long glaviot dans la poussière (qui est ici la ponctuation de toute infime séquence de la vie) vous a rejeté dans le passé, on est retourné à ses occupations ou plutôt à l'inoccupation flâneuse et bavarde qui est un des charmes de ce pays, on sera juste une histoire à raconter, une légende parmi les millions de légendes en quoi se résout l'humanité. Ainsi on n'attend ni ne craint rien de vous, on n'est ni admiré ni haï, juste un partenaire d'occasion dans le commerce mémorable de la parole : cela, à défaut de les guérir, apaise bien des angoisses.

D'ailleurs, la vie n'étant pas faite que de douceurs, comme on devrait le savoir, il n'est nullement paradoxal de soutenir que ceux qui ne recherchent qu'elles ne sont pas de vrais amoureux de la vie, juste des clients de maisons closes ou des lecteurs de romans roses. On peut donc, pour des raisons qui ne ressortissent pas (ou pas toutes) à la misanthropie, choisir ce séjour : cette énorme fenêtre d'Afrique dans laquelle s'inscrit l'arbre renversé du Nil, unissant les jungles du Sud, éponges de

Extrait de la publication

flotte bigarrées de fétiches, aux déserts du Nord où l'abstraction de l'Islam plane sur le trait liquide du fleuve cerné d'immenses ruines minérales, en passant par les savanes où survit tant bien que mal, parmi quelques troupeaux de buffles et rhinocéros résiduels, le Dieu métaphorique et pittoresque des chrétiens. Le Soudan, je ne crains pas de le dire, est aussi un territoire philosophique. L'histoire que je commence d'écrire ce soir, dans ma chambre de l'hôtel des Solitaires, Sharia Zubayr, à Khartoum, sera le récit des raisons qui m'ont poussé, moi, à y devenir un étranger radical, et de ce qui en est advenu. Dieu l'Unique m'en est témoin, je ne pense pas contribuer, avec ça, à l'édification des générations à venir.

Extrait de la publication

I

KHARTOUM

Extrait de la publication

1

« L'amour », disais-je à Harald ce jour déjà lointain où tout a commencé… Mais non, rien ne commence jamais. Cette histoire, par exemple, a autant de sources que le Nil qui filait devant moi, rasoir tranchant tranquillement mon œil. Le Nil n'a pas de source, pas d'autre début que les nuages de l'équateur, les milliards de gouttes de pluie ruisselant sur le Ruwenzori, les montagnes de la Lune, les hauts plateaux d'Éthiopie, la rosée qui vêt de perles les vertes collines d'Afrique, l'urine des animaux et des hommes, et même leurs larmes entre, disons, les trentième et quarantième degrés de longitude est, et les parallèles cinq sud et quinze nord. Approximativement. Quand on pense que tant de types se sont tués à chercher LA source, l'abîme sans fond dont parle Hérodote… Bruce, Burton, Speke, Schweinfurth, Baker… des tas… ce jeune Français à l'intrépidité de qui Burton rend hommage et qu'un roitelet décapita, à l'aide d'un couteau mal aiguisé, dans le village de Dégé… des solitaires, des aventuriers, des maniaques, d'autres qui marchaient à la tête d'expéditions aussi nombreuses que de petites armées, avec, serrés dans des cantines, des bateaux à vapeur en pièces détachées pour remonter les biefs navigables, et des bouteilles de champagne pour le cas où ils tremperaient leurs pieds dans les premiers bouillons du plus long fleuve du monde… les centurions que Néron dépêcha

Extrait de la publication

dans les sables infinis de l'Afrique trois ans avant d'embraser Rome… Un fleuve a une source, forcément, c'est ce qu'ils croyaient tous… Mais non, rien qu'un grouillement de réseaux liquides, un nid de serpents d'eau… une figure innombrable, comme cette foudre de branches que l'hiver plante dans le ciel au-dessus du jardin du Luxembourg. Le Luxembourg, c'est aussi un des débuts de cette histoire, si on veut. Je pourrais, si j'y retournais jamais, y bâtir une petite pyramide, comme Waldeker le fit à Rutovu, sur la Kagera… *Caput Nili meridionissimum*… Il y aurait à cela quelque apparence de vérité, mais d'une vérité trop simple. La Grande Rivière naît d'une éponge, d'une chevelure indescriptible, d'un non-lieu immense, et chacune de nos minuscules histoires aussi.

« L'amour, disais-je à Harald ce jour où j'allais faire la connaissance du Doktor Vollender, est comme la terreur : une puissance énorme dans le voisinage de laquelle on passe toute sa vie, même si on a le malheur de n'avoir jamais été vraiment amoureux, ni terrifié. Mais enfin, la plupart du temps, ça nous arrive, et même plusieurs fois dans une vie : alors, on est aspiré, broyé par cette gravitation, on en ressort ou pas, en plus ou moins bon état, mais de toute façon, après, il est illusoire de vouloir en mesurer l'intensité. Voilà où je veux en venir, Harald : on ne peut jamais dire, si on essaie d'être véridique, quelle a été la plus grande peur de sa vie, ou la femme qu'on a le plus aimée. On le dit pourtant, on le raconte, on en fait des histoires, des livres, des films, mais ça n'est pas vrai, c'est le conformisme, et d'abord le conformisme de la langue, et même de la grammaire, qui nous jette dans ces mensonges. Parce que c'est grand, immense, même, il nous faut tout de suite un superlatif. On ne raconterait pas, n'est-ce pas, la fois où on a croisé la plus grosse souris de sa vie ? Mais le tigre le plus féroce, ça, oui. Les malheureux que la police politique

Extrait de la publication

torture dans la case B, à Hai el-Mataar, près de l'aéroport, ne mesurent pas la violence des décharges qu'ils reçoivent dans le sexe : ils ne comparent pas, toutes bandent comme un arc nubien leur corps lié à la paillasse, et puis il y en a une, pas forcément la plus forte, qui les tue ou les rend fous. »

C'était en février, il y a un an, à la terrasse du Blue Nile, une espèce de guinguette en contrebas de Sharia el-Nil. Légèrement hébété, comme à mon habitude, je regardais glisser devant moi ces forêts flottantes qui avaient arrêté, en l'an 61 de notre ère, les légionnaires de Néron. A bien des jours de marche de Méroé ils étaient parvenus sur les bords des immenses marécages du Sudd. « Les indigènes ignorent où ils finissent, avaient rapporté les survivants à Sénèque, et l'on ne peut espérer de le savoir jamais, tellement les eaux y sont embarrassées de hautes herbes. » L'une des multiples conséquences poétiques qu'entraîne la ruine d'un pays, c'est la prolifération du chiendent : ces îlots de jungle portant parfois des arbres entiers, dont il arrive que les branches ratissent les verres à la terrasse du Blue Nile, envahissent Khartoum (une fois, un singe tombé d'un banian à la dérive a atterri sur ma table et trouvé le temps de me mordre un doigt avant de s'enfuir en hurlant parmi le verre brisé : sur le moment, je n'y ai pas vu ce que c'était peut-être, un présage). Parfois les Gardiens de la Révolution, craignant que ne s'y dissimule quelque rebelle, tirent à la mitrailleuse sur ces radeaux de verdure : c'est généralement au crépuscule, moment de la journée qui rend nerveux les plus braves soldats, que ce genre d'incident se produit : et alors, les salves se prolongent jusque tard dans la nuit, les Gardes Verts ne voulant pas être frustrés de leur victoire par les ténèbres de Shaytan. A l'aube, on ramasse sur l'autre rive des chèvres et des chameaux déchiquetés, parfois une lavandière attardée ou un type foudroyé pendant qu'il chiait au bord du fleuve.

Extrait de la publication

Une partie de cette végétation va s'encastrer, avec tous ses occupants, entre les coques délabrées des *stern-wheelers*, les paquebots fluviaux qui, en des temps presque légendaires, remontaient le fleuve jusqu'à Juba, et pourrissent désormais sur la rive nord du Nil Bleu. Cette pagaille de carènes rouillées, de passerelles de bois défoncées par les lances d'une exotique forêt de Dunsinane, de hautes cheminées étreintes par des tignasses de lianes, de coursives dont le fer vérolé a cédé sous la poussée des orchidées, est évidemment un des lieux les plus plaisamment postmodernes de Khartoum. Des crocodiles roupillent, leurs yeux jaunes ouverts à fleur d'eau, sous les chaudières fabriquées à Glasgow au début du siècle, des perroquets gueulent dans les arbres qui embrassent et surplombent les mâtures, de placides pythons ont élu domicile dans les canots de sauvetage, denses et luisants comme de belles jambes gainées de soie (les jambes de Dune, admirables mais tellement plus, comment dire, *évidentes* que celles d'Alfa : je n'aimais pas, du temps où je me préoccupais vraiment de tout cela, que les corps s'imposent). C'est toute une petite jungle mécanique.

Dans une des anciennes cabines de première classe de l'*Equatoria* j'ai ce que, sous d'autres latitudes, on appelle une garçonnière. J'y rencontre deux fois par mois, pas plus, une femme-soldat aux longs yeux globuleux d'antilope, aux lèvres épaisses faites pour les morsures. Deux fois par mois, c'est ce qu'elle m'accorde, et cela suffit à apaiser mes modestes ardeurs. Dans quelle mesure son uniforme vert olive, le noir brouillard de gaze estompant ses traits ne sont-ils pas les fétiches tragiques que j'aime baiser en elle, je ne sais. Ou plutôt si, je ne le sais que trop. Pour elle, je ne suis qu'un Blanc, un infidèle : elle trouve je suppose, à cette transgression, un plaisir passager, comme moi je crains d'aimer surtout en elle les coups de fouet qui m'attendent si nous sommes découverts, son flingue (qu'une

Extrait de la publication

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : FLOCH ROTO À MAYENNE (53 100)
DÉPOT LÉGAL : SEPTEMBRE 1998. N° 31271 ( )

Extrait de la publication